



Réception de Gérard de Cortanze

DISCOURS DE JEAN-BAPTISTE BARONIAN
À LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 FÉVRIER 2006

Les statuts de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, élaborés pour l'essentiel par Jules Destrée, datent du 19 août 1920. Dans leur article premier, il est dit qu'elle « groupe les personnalités qui, par leurs travaux, leurs écrits ou leurs discours, ont contribué de la façon la plus éminente à l'illustration de la langue française, soit en étudiant ses origines et son évolution, soit en publiant des ouvrages d'imagination ou de critique ». Elle comprend, est-il précisé, des membres belges et des membres étrangers. Lesquels membres étrangers, ainsi que le stipule l'article 3, ne peuvent pas être plus de dix.

La littérature policière que je fréquente depuis des décennies m'a appris une chose au moins : il est toujours bon de croire aux coïncidences. Quand bien même, elles sont là, en général, pour nous tromper, nous égarer, nous faire voir midi à notre porte, alors qu'il est déjà quatorze heures.

Savez-vous, Gérard de Cortanze, qui a été le premier, en 1921, à occuper cette place qui vous revient à présent dans notre Académie ? Gabriele D'Annunzio.

Non, je ne vais pas vous comparer à lui, et d'autant moins que ses innombrables livres et les vôtres ne se ressemblent guère, mais vous êtes l'un et l'autre les enfants d'une longue et prestigieuse lignée italienne, lui dans les Abruzzes, vous dans le Piémont, comme par hasard deux régions montagneuses.

« Les mythes de ma race venaient envahir les solitudes sans histoire. Mon esprit n'était que ferveur, fertilité, fatalité, comme au début de l'amour. »

Ces mots de Gabriele D'Annunzio dont vous citez le nom par deux fois dans un beau texte intitulé *Venise est un songe* et que j'extrais de *La Leda sans cygne*, ces mots, vous auriez pu les écrire. Car vous êtes bien, Gérard de Cortanze, un homme attaché aux grands mythes de sa race, un homme dont l'esprit est plein de ferveur, de fertilité, de fatalité — et j'entends fatalité au sens d'une nécessité résultant de la nature des choses.

La formidable, l'heureuse nécessité qui nous vaut votre présence parmi nous, elle a vu le jour le 30 mars 1962. Vous n'avez pas encore quatorze ans et vous êtes à Gennevilliers devant les grilles de l'usine du Carbone Lorraine. Vous n'y êtes pas seul, vous êtes avec votre père — et voilà que tout à coup il commence à vous raconter par bribes et morceaux, d'une voix que masque une énième cigarette sans filtre, l'histoire de votre famille : « Tu descends du roi lombard Rotari-Roero, qui régna de 636 à 652. On retrouve les traces de ton ancêtre Ghilion Rotari-Roero en Flandres, installé en Italie, au retour de la Première Croisade, où il a combattu sous la bannière du pape Urbain II aux côtés de Pierre l'Ermite, en 1095. »

Votre père évoque vos glorieux ascendants puis, de fil en aiguille, en arrive à vous confesser que tous les Roero de Cortanze ont été contraints de quitter la Péninsule à la fin du dix-neuvième siècle, après avoir farouchement soutenu Giuseppe Garibaldi, et que Roberto Aventino Roero de Cortanze, son propre père, votre grand-père, s'est installé à Nice puis à Marseille, à l'instar de milliers d'autres pauvres Italiens exilés, et qu'il y est devenu chauffeur de taxi.

En même temps, derrière cette « voix bleue de tabac », vous, vous entendez d'autres paroles : « J'ai cessé d'être une personne. Je me sens comme exilé d'une autre existence. Je suis las de moi-même, de ce Piémont interdit, de ce passé funeste. »

Votre histoire, en effet, débute à cet instant — je veux dire votre histoire spirituelle, pour paraphraser Cesare Pavese lorsqu'il a parlé de sa découverte de Turin.

Mais vous n'en avez pas encore tout à fait conscience.

Marmot de la périphérie parisienne, vivant entre la rue des Rosiers, le stade du Red Star Olympique et le marché aux puces de Saint-Ouen, à deux pas d'un vaste dépôt de pneus Michelin et de l'usine des parfums Jean Patou, vous vous demandez pourquoi on vous traite, à l'école et dans la rue, de « macaroni », de

« spaghetti », de « mangeur de pizzas » et de « sale rital ». Pourquoi aussi on se moque sans cesse de votre pedigree : « aristo, tête de veau », « marquis de mes deux », « sa Majesté de la tour branlante »...

Un matin, un professeur de français vous rend votre rédaction et vous explique haut et fort que, comme d'habitude, vous vous êtes pris les pieds dans votre particule, que vous feriez mieux de retourner dans votre château avec vos « collègues emperruqués », au lieu d'essayer d'écrire en français. Et lorsque vous changez d'établissement scolaire, on vous accueille par un tonitruant : « M. Gérard René Michel Roero de Cortanze nous vient du collège de Saint-Joseph où l'on trouve encore quelques-uns de ces spécimens en voie d'extinction : les nobles... »

Vos refuges sont alors nombreux : l'Alhambra qui est le cinéma de votre quartier et où vous vous rendez en famille, presque en tribu, au point d'occuper dans la salle une rangée entière, les lectures fébriles de *Cinémonde* et de *Nous deux*, le thé, la cérémonie du thé, en compagnie de votre extravagante et généreuse marraine, le souvenir ému d'un grand-oncle, Charles de Cortanze, qui a été pilote automobile, a battu des records de vitesse et a participé au 24 Heures du Mans en 1937, au volant d'une Darl'mat... Et, surtout, l'athlétisme que vous pratiquez au plus haut niveau en courant le 400 et le 800 mètres, avant de monter en amateur sur les planches et de jouer notamment Bertolt Brecht dans des cours d'usine...

Quatre années se sont écoulées depuis le jour mémorable où votre père, « ce croisé sans croisade, ce châtelain sans château », vous a instruit sur vous et sur votre destin, et on vous surprend bientôt à écrire des poèmes, après que vous avez rencontré Bernard Noël et Dušan Matic, l'écrivain yougoslave qui doit être, à moins que je ne m'abuse, le premier à vous faire apprécier la démarche poétique et révolutionnaire des surréalistes — et peut-être le premier à vous enseigner, leçon majeure du surréalisme, qu'il ne faut jamais rien dire avec des fleurs.

À cette époque, et au cours des années qui suivent, vous êtes du reste attiré par les littératures expérimentales et les sciences humaines, *Tel Quel*, *Change*, la revue franco-belge *Le Cheval d'attaque*, la linguistique, le structuralisme, la psychanalyse... Publié en 1973, *Altérations*, le premier de vos livres, perturbe fortement votre mère qui, elle, descend du célèbre bandit napolitain, Fra Diavolo, et qui s'exclame : « Comment peut-on écrire des choses pareilles, on n'y comprend rien ! »

Ce qui arrive ensuite est assez déconcertant : bien que vos racines et votre culture soient italiennes, vous vous tournez vers les lettres hispaniques. Ou plutôt vous vous passionnez, vous prenez feu pour elles et, selon la pertinente formule de Valery Larbaud, vous faites « métier de prospecteur de littératures étrangères » (*Écrit dans une cabine du Sud-Express*). Très vite, vous vous liez avec la plupart des grands auteurs espagnols et, surtout, latino-américains : Julio Cortázar, Mario Vargas Llosa, Severo Sarduy, Osvaldo Soriano, Ernesto Sábato, Carlos Fuentes, Álvaro Mutis, Juan José Saer, Alejandro Jodorowsky, Alfredo Bryce-Echenique, Fernando Arrabal, Jorge Semprun ou encore l'auteur de ce grand roman fantastique qu'est *L'Invention de Morel*, Adolfo Bioy Casares, lequel aimerait tant pouvoir jouer au tennis avec vous... Et comme l'admirable Valery Larbaud, vous ne vous contentez pas de prospecter leurs œuvres, vous en traduisez aussi vous-même de très nombreuses et vous les éditez à Paris, notamment dans la collection « Barroco » que vous dirigez chez Flammarion.

Au surplus, vous vous intéressez à l'art espagnol et latino-américain, en particulier à Fernando Botero et à Antonio Saura, un « insurgé », dites-vous, un peintre qui ne sacrifie jamais à la trivialité et à l'anecdote et dont les thèmes reflètent, je vous cite, « le silence et la solitude ontologiques de l'homme ».

Cherchez-vous alors, par les voies chatoyantes de la langue et de la culture espagnoles et sud-américaines, à échapper à votre famille, à vos proches, à vos aïeux piémontais, à ignorer pour toujours qu'entre Asti et Turin existent un village de trois cent soixante-cinq âmes et un château du nom de Cortanze ?

Si on ne vous connaissait pas, si on ne connaissait pas vos livres, c'est ce qu'on serait tenté de penser de prime abord.

Sauf qu'en 1985 l'histoire que votre père vous a narrée par petits bouts, le long des grilles du Carbone Lorraine, vous retombe soudain dessus. Elle vous rattrape, si j'ose dire, sous la forme d'un roman que vous faites paraître aux éditions Hachette et dont le titre est à la fois une phrase que prononçait souvent votre grand-mère et une des célèbres chansons de Charles Trenet : *Les enfants s'ennuient le dimanche*.

Vous êtes ici, Gérard de Cortanze, l'un de ces enfants, le tout premier d'entre eux, vous êtes votre propre héros. Et à travers ce livre où il est question du Saint-Ouen des années 1950 et 1960, des exploits du Red Star, des taxis G7, de Dorothy

Malone, du général de Gaulle et du débarquement américain de la baie des Cochons, vous vous inventez, vous vous créez à la fois personne et personnage de fiction. Et vous vous souvenez.

Pourtant, avec les romans que vous publiez par la suite, comme *Giuliana* (1986), dont de nombreuses scènes se déroulent à Bruxelles, et *L'Amour dans la ville* (1993), vous préférez sonder davantage les territoires de votre imaginaire, et plus spécialement les immenses et fascinants territoires de l'érotisme, plutôt que la mémoire de votre vieille famille. Et, l'air de vous dérober, de vous fuir vous-même et de fuir votre destin, l'air de vous éloigner des mythes de votre race, vous vous mettez à écrire des livres sur des auteurs que vous aimez et auprès desquels vous vous sentez à l'aise.

Ces auteurs, ils posent tous des questions qui vous hantent : Paul Auster, le solitaire de Brooklyn, tour à tour « écrivain-détective » et « détective-écrivain » ; Jorge Semprun chez qui l'écriture et la vie s'interpénètrent ; Jean-Marie Gustave Le Clézio, le chancre du désert et de la mer que vous baptisez le « nomade immobile » ; Philippe Sollers, le « libertin bordelais », dont l'œuvre entière sacralise, selon vous, le sexe, la religion, la poésie et la pensée.

Sans oublier Ernest Hemingway que, bien entendu, vous n'avez pas pu rencontrer en chair et en os, puisqu'il s'est suicidé quand vous n'aviez encore que treize ans, mais que vous décrivez si bien dans son adoration de la pêche, puis à l'hôtel Ambos Mundos, à La Havane, et au cœur de sa maison de style colonial espagnol, dans le village de San Francisco de Paula. L'occasion de rappeler que *Pour qui sonne le glas*, *Au-delà du fleuve et sous les arbres*, *Le Vieil Homme et la Mer*, *Paris est une fête*, *Îles à la dérive* et *En ligne*, un recueil regroupant ses principaux articles, ont été écrits à Cuba...

À mes yeux, ces livres consacrés à Paul Auster, à Jorge Semprun, à Jean-Marie Gustave Le Clézio, à Philippe Sollers et à Ernest Hemingway sont extrêmement originaux, vu qu'ils ne sont ni réellement des essais ni réellement des biographies, mais des sortes de conversations intimes avec des écrivains complices, des voyages littéraires et sentimentaux parmi leurs livres et leurs paroles, leurs labeurs et leurs jours, leurs rêves et leurs désirs, leurs vérités et leurs mystères, et presque des autoportraits par portraits interposés. D'ailleurs, dans leur facture même, ils dénotent. Ne serait-ce que par leur structure non chronologique et par

l'usage abondant que vous faites des verbes conjugués à la première personne du pluriel : laissons, écoutons, ouvrons, passons, citons, revenons... Ce qui confère à chacun de ces textes un ton des plus étranges, un peu comme si vous vous dédoubliez pour parler des autres.

« C'est fou, constatez-vous à propos de Philippe Sollers, ce qu'on peut écrire sur les autres pour parler de soi. [...] Pour tourner autour de son portrait, pour remplir le puzzle, pour se regarder enfin entier dans son miroir. »

En réalité, en tenant ce langage, vous songez aussi à vous, à votre itinéraire personnel.

Nous sommes maintenant en 1997. Vous allez, comme on dit, vers vos cinquante ans et, de nouveau, vos souvenirs vous assaillent. De nouveau, vous vous projetez devant les grilles du Carbone Lorraine et vous vous rappelez les confidences de votre père : « Tu descends du roi lombard Rotari-Roero... »

Cette fois, tout bascule. À cause d'abord, sans doute, de ce passage de la ligne qu'est la cinquantaine. Ensuite parce que vous allez avoir un premier fils — un garçon qui portera votre patronyme et à qui, tout de suite, vous sentez qu'il importe de transmettre le flambeau familial. Et pour l'écrivain que vous êtes, pour le romancier qui a successivement donné *Les Enfants s'ennuient le dimanche*, *Giuliana*, *Elle demande si c'est encore la nuit*, *L'Amour dans la ville* et *L'Ange de mer*, il n'y a qu'une façon, qu'une seule, d'opérer la transmission : justement en écrire l'histoire, la restituer, la rétablir à travers un roman.

C'est curieux : il vous aura donc fallu atteindre l'âge de cinquante ans et avoir publié près de quarante livres avant de vous réconcilier avec votre généalogie et de composer *Les Vice-Rois*.

Dans cette épopée pleine de bruit et de fureur, dans cette fresque électrique et électrisante, deux époques se croisent, la seconde moitié du dix-neuvième siècle et les premières décennies du vingtième, ainsi qu'une foule de personnages. Dont Ercole Tommaso de Cortanze, citoyen du royaume de Piémont-Sardaigne, qui est nommé vice-roi, le tout dernier de sa lignée, avant que ne s'accomplisse l'unité italienne ; et son fils, Roberto qui, pour sa part, est fasciné par la mécanique et les bolides et rêve de devenir pilote de course, tandis que résonne déjà, au-dessus des tranchées boueuses, le terrifiant sabbat des canons.

Dès lors, vous devenez le romancier ayant deux mémoires, la sienne et celle de ses ancêtres, vous vous apercevez qu'au fond c'est votre passé familial qui vous pousse désormais vers l'écriture, qu'il y a une absolue corrélation entre récit et acte d'écrire et qu'une vie s'écrit toujours avec d'autres vies.

C'est la raison pour laquelle *Les Vice-Rois* n'est pas tant un roman historique, au sens traditionnel et dumasien du terme, qu'un grand roman généalogique, si ce n'est un grand roman initiatique. Comme l'est *Cyclone* qui paraît en 2000. Comme l'est *Assam* deux ans plus tard, pour lequel vous recevez le prix Renaudot. Comme le sont également *Banditi* en 2004, *Aventino* en 2005 et *Laura*, il y a tout juste quelques semaines.

Tous ces romans mettent en scène les vôtres, ainsi que les hommes et les femmes qui se sont trouvés sur leur route, et répondent à cette question fondamentale : quelle place peut prendre un destin particulier dans l'histoire de son temps ?

Voici Roberto et Diodata, en rupture avec le fascisme mussolinien, à Key West en Floride dans les années 1930, puis de retour en Europe, lancés tous les deux au milieu des tourmentes de la guerre civile espagnole et, peu après, de la seconde guerre mondiale.

Voici Aventino luttant à corps perdu pour se débarrasser du joug autrichien, se dressant ensuite contre Bonaparte, puis gagnant la lointaine province indienne d'Assam afin d'aller à la recherche d'une hypothétique pousse de thé.

Voici Michele Pezza, plus connu sous le nom de Fra Diavolo que j'ai cité tout à l'heure, bandit de grand chemin, mais peut-être davantage encore et, surtout, résistant intraitable, mort pendu en 1806, à l'âge de vingt-six ans, sur la place du Marché, à Naples.

Et voici Laura, la belle et scandaleuse Laura, l'amie intime de la poétesse et romancière Diodata Saluzzo Roero, Laura, princesse déracinée dans le Paris fiévreux des années 1830 et 1840, ardente avocate de la cause patriotique italienne, croisant La Fayette, Thiers, Buloz, Paganini, Balzac, Heine, Musset, Thierry, Cousin, Bellini, Liszt et des dizaines d'autres figures, les unes plus célèbres que les autres... Laura parcourant ensuite l'Italie du nord au sud, prêchant sans relâche l'indépendance de la nation, puis devant se sauver à Malte, en Grèce et à Constantinople...

Tous ces personnages, tous ces vaincus « brutalisés par les accidents de l'Histoire », pour reprendre ici les mots de Walter Benjamin, vous les transformez en héros, en vainqueurs, et vous avez l'art de les rendre terriblement vrais, terriblement naturels. Non seulement vous les arrachez à l'oubli, non seulement vous leur octroyez un rang et un statut dans le temps et dans l'espace, mais en outre vous nous faites voir leur âme. Non seulement vous leur prêtez une multitude de faits et de gestes, mais vous nous faites aussi entendre leur cœur, leur cœur qui bat. Et puis, pour certains d'entre eux, vous les dépouillez de leurs apprêts.

Je pense en particulier à Fra Diavolo qui n'a jamais eu bonne presse en France et qu'on a trop souvent présenté comme un forban et même un terroriste. Par contraste, dans l'opéra d'Auber, l'auteur de *La Muette de Portici* dont le duo patriotique, *Amour sacré*, a servi — je me permets, soit dit en passant, de vous le signaler — de ralliement au moment de la révolution belge de 1830, Fra Diavolo ressemble plutôt à Robin des Bois. Mais vous, dans *Banditi*, vous avez dépeint votre ancêtre tel qu'il était, c'est-à-dire un héros romantique, et vous avez aussi magnifié sa compagne, Fortuna-Rachele.

En quoi, avec ce cycle romanesque, vous êtes bien, Gérard de Cortanze, un écrivain des sensations et des émotions, et non pas un écrivain des idées. Votre culture qui est immense, votre curiosité qui l'est autant et qui vous incite, à intervalles réguliers, à effectuer des séjours çà et là dans le monde, votre savoir, votre intelligence, vous les mettez au service de ce que l'écrivain allemand W. G. Sebald nomme « autobiographie fictionnelle ». « Je suis persuadé, dit-il, qu'il est impossible, aujourd'hui, d'écrire un roman sans que l'on se découvre, et cela dans les deux sens du mot. En écrivant, je me mets à nu, et découvre sur moi, grâce à l'enquête ainsi menée, des pans de ma personnalité qui m'étaient jusqu'alors inconnus. La vérité de ce qui est raconté est donc le résultat d'un processus entre celui qui raconte et ce qu'il raconte. »

Ces phrases si éclairantes, c'est vous-même qui les reproduisez dans votre ouvrage *Une chambre à Turin*, publié en 2001. Il s'agit là — et je vous prie de croire que je suis hostile à toutes les espèces de flatteries —, il s'agit là d'une œuvre magnifique.

La chambre en question est celle d'un hôtel où vous êtes descendu, en janvier 2000, après qu'on vous a invité à venir présider la cérémonie d'ouverture au public du château de Cortanze, l'antique demeure familiale.

Une chambre comme une autre ? Une chambre banale comme il en existe des milliers et des milliers aux quatre coins de la planète ?

Pas tout à fait.

En tout cas pas à vos yeux. Pas dans votre imaginaire.

Tant de chambres peuplent votre esprit ! Les chambres des livres de Paul Auster où elles sont, comme vous le dites avec justesse, « un lieu de création, de rédemption et de douleur ». Les chambres d'Ernest Hemingway à Cuba. La chambre de Roland Barthes à Biarritz. La chambre de Philippe Sollers dans la maison aujourd'hui disparue de ses parents à Talence. Et puis la chambre de Marcel Proust, la chambre d'Anne Frank, la chambre de Vincent Van Gogh, la chambre d'Emily Dickinson. Des dizaines de chambres mythiques.

La vôtre, à Turin, elle vous fait rêver, elle provoque en vous un « afflux de souvenirs », elle vous projette sur d'innombrables pistes — et votre mémoire se met petit à petit à flâner, à voyager parmi les grands textes de la littérature italienne, sous la houlette de quelques-uns de ses meilleurs auteurs : Cesare Pavese, bien sûr, dont l'inspiration est indissociable de Turin et du Piémont, mais également Alberto Savinio, Alberto Moravia, Italo Svevo.

Ou encore la Sarde Grazia Deledda, prix Nobel de littérature en 1929, l'auteur de *Braises* qu'on connaît si mal au sein de la francophonie, qui est, dites-vous, « une sorte de bombe linguistique à retardement » et à propos de laquelle vous citez ces belles phrases de Georges Bernanos : « Je n'ai pas écrit de livres, je les ai seulement rêvés. Je les ai rêvés bien des années avant d'avoir l'idée de les communiquer à d'autres, c'est-à-dire de les mutiler. »

Et tout en parlant de ces écrivains et de leurs œuvres, vous remontez une fois encore mentalement le cours des âges afin d'explorer votre illustre, votre fabuleuse dynastie.

Car chez vous, car pour vous, comme pour Jorge Semprun, la littérature et la vie se confondent. « Les livres [...], écrivez-vous dans *Une chambre à Turin*, savent nous rendre tangibles les conflits et les incertitudes d'une vie, ses fragments perdus ou égarés, ses traces, ses empreintes. » Et plus loin : « Dans le tissu dense de la vie,

je recueille quelques images, des notes dans le bruit du monde, et les entoure de silence. Ce silence, je le fréquente quotidiennement, c'est celui de mes êtres familiers, les seuls qui soient, à mes yeux, intéressants, car ils portent un secret que tous tentent en vain de percer : celui du bonheur qui se vit dans l'instant, celui des fantômes personnels. [...] »

Ces fantômes tutélaires auxquels vous êtes si attaché doivent sûrement hanter celle salle où nous nous trouvons cet après-midi. Ils étaient déjà là, j'imagine, en janvier 2000, quand vous étiez rentré chez vous au château de Cortanze, Castello Di Cortanze, et toutes les fois où on vous a honoré : prix du roman historique, prix Baie des Anges-ville de Nice, prix Charles Vildrac de la Société des gens de lettres, prix Renaudot, prix Cazes Brasserie Lipp, ce prix-ci venant couronner en 2002 *Une chambre à Turin*, sans nul doute le plus privé et le plus singulier de tous vos livres...

Décidément, ils sont indécrottables, vos fantômes. Je les sens qui vous regardent. J'en devine même deux ou trois, sinon plus, qui versent des larmes, heureux, comblés, de vous voir rejoindre notre Académie où vous succédez à Yves Berger, hélas disparu avant de pouvoir évoquer le souvenir de Robert Mallet, son prédécesseur.

Nous, nous ne sommes pas encore des fantômes, ou si peu, mais sachez que nous partageons leur invisible bonheur et que nous sommes très émus et très fiers de vous avoir désormais à nos côtés.

Copyright © 2006 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Jean-Baptiste Baronian, *Réception de Gérard de Cortanze. Séance publique du 25 février 2006 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2006. Disponible sur : < www.arllfb.be >